

V. — TINTIGNY ET ROSSIGNOL.

Les villages sinistrés. — Le martyre des civils. — Les cimetières de guerre.

Tintigny est une localité importante, propre, gaie, avec ses places publiques et ses fontaines. C'est le type des beaux villages du Pays Gaumet. Tous ceux que nous avons parcourus dans cette vallée fortunée de la Semois supérieure sont jolis. Nous sommes toujours aise de voir

arriver une autre agglomération agreste avec son imprévu, ses « curiosités ».

En réalité, j'aurais dû dire : « Tintigny *était* une localité importante, propre, gaie, etc. ». Depuis le passage des Huns de la Germanie, il n'y a plus que des ruines. Certes, on les relèvera et Tintigny redeviendra une belle bourgade comme avant la guerre.

Voici ce que fut la « Journée du Crime de Tintigny » : « Le 22 août 1914, de bon matin, Tintigny est en plein dans la bataille; sortant à l'aube de ses tranchées et des bois environnants, l'armée allemande marche vers le sud, à travers la plaine, dépasse et entoure bientôt cette localité. Quand le brouillard se dissipe, des obus français y tombent, lézardant la façade de la maison du docteur Robert, près de laquelle quelques Allemands sont tués; un projectile traverse le clocher à l'endroit même où des officiers boches en observation sont frappés.

» Apeurés par l'envahissement de soldats menaçants, ivres pour la plupart, par le danger des obus et des balles qui picotent les murs et brisent les vitres, les habitants se sont réfugiés dans les caves. Bientôt, des soldats et des chefs fouillent les maisons, réclament à certaines places l'habitant par son nom. Les cris de « raus » se succèdent, accompagnés de menaces et de coups; des gens inoffensifs sont poussés dans la rue; quelques hommes sont déjà abattus par des brutes, impatientes de carnage; d'autres encore sont réunis, en plus grand nombre, dans un parc à la sortie du village vers Sainte-Marie. Pendant ce temps, la torche incendiaire a passé : les maisons brûlent.

» Presque tous les hommes sont à présent rassemblés dans ces lieux de concentration sinistres où règnent l'inquiétude et l'angoisse. Le premier groupe revient bientôt dans un jardin, entre les deux premières maisons du village, route de Bellefontaine; les deux frères Goffinet, qui se réfugient à ce moment dans la cave de la maison Dauby, sont aperçus, amenés à coups de crosse de fusil et liés solidement aux pruniers du jardin; cette maison, où un lazaret est installé, est envahie, le docteur est traîné dans le corridor, sa femme intervient, supplie; un médecin allemand, blessé à la cuisse, a été déposé dans une chambre; il se traîne pour être vu des forcenés qu'il apostrophe : « Êtes-vous fou? Un médecin n'est pas un combattant ! » Ils lâchent leur victime. L'écume aux lèvres, ils fouillent la maison de la cave au grenier, prétendant que des Français s'y cachent. Des gens se sauvent encore, c'est une fuite éperdue; mais où fuir, l'ennemi est partout, barbare et sanguinaire : l'épouse Tonglet est abattue derrière sa maison, dans le talus bordant le cimetière, et son corps reste à proximité des tombes; l'épouse Lamotte, femme du

bourgmestre, réfugiée dans la cave, ne peut pas en sortir et meurt asphyxiée; l'épouse Sondag également, d'autres encore.

» Toute la grand-rue est en feu : l'école exceptée, aucune maison n'échappe. Les assassinats se succèdent, des corps sont carbonisés à proximité des brasiers, les flammes dessinent des formes bizarres, les étincelles remplissent le ciel, des pans de murs s'écroulent, les rues se rétrécissent; de toutes parts, le canon gronde; à l'horizon, au-dessus des plaines et des forêts, les fumées montent épaisses, en une course ininterrompue; dans le lointain, elles s'estompent encore en de longues bandes sombres, immobiles dans un ciel trouble qu'éclaire, par intermittences, un chaud soleil d'août.

» Spectacle de suprême désolation, qui ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui le vécurent : il harcèlera aussi la conscience des coupables; le nom de Tintigny résonnera sans cesse à leurs oreilles comme une accusation implacable; blessé et ramené dans un hôpital d'Arlon, un officier boche le prononcera sans cesse dans le délire qui ne le quitte pas : « Oh ! Tintigny ! Tintigny ! horrible ! » A-t-il vécu avec les bourreaux les heures où tant de braves gens furent torturés avant de mourir ? Était-il là quand les soldats de la Croix-Rouge, entourant le groupe du jardin, dansaient et hurlaient de joie à l'annonce qu'ils allaient fusiller les malheureux captifs ? Mais l'heure n'est pas encore venue : il faut les faire mourir à petit feu; les menaces et les insultes alterneront encore pendant des heures. Deux chefs, deux geôliers, se concertent : celui de garde au camp vers Sainte-Marie veut libérer; l'autre, bestial, veut fusiller. Une religieuse a entendu et compris : elle frémit d'horreur et d'impuissance.

» Les événements vont se dérouler selon ce programme : Quarante et un hommes de tout âge, de tout rang, de toute profession, sont en marche : le bourgmestre, le curé, l'instituteur, le notaire, le percepteur des postes, des commerçants, des cultivateurs, des ouvriers, de pauvres vanniers ambulants, un vieillard octogénaire, porté par des proches, forment un triste cortège dont la vision émeut et oppresse. On les pousse vers Ansart.

» Cachés sous des ruines, les habitants de ce hameau les voient passer, en marche forcée, croyant qu'ils vont accomplir, avec les soldats de la Croix-Rouge qui les encadrent, une œuvre d'humanité sur le champ de bataille vers Rossignol; plusieurs sont tentés de quitter leur cachette et de les suivre. Pourtant l'épouvante de ce qu'ils viennent de voir paralyse leur courage : ils craignent, ils attendent.

» Bientôt le cortège repasse à même allure et fait halte au centre du hameau; un habitant traverse la rue : sans rien comprendre, il est ajouté à ceux dont il va partager le sort. Les soldats se restaurent et brûlent la maison qui vient de leur donner des vivres; le jour décroît, le groupe re-

part, il arrive dans une prairie non loin du hameau, où bientôt une fusillade nourrie et assassine éclate : le crime se consomme.

» Des hurlements de joie se mêlent aux cris de douleur et de désespoir; ils montent vers le ciel en un faisceau d'insultes et de gémissements, et qui sait, peut-être un accent de pardon s'y mêle-t-il? Mais non, même à l'heure suprême, on ne peut pardonner à des fauves, l'heure du châtiement viendra, implacable, il le faut pour l'honneur de l'humanité...

» Bientôt le silence plane sur la plaine; les buées vaporeuses de la Semois se glissent au-dessus du carnage, et, toute la nuit, un nuage ténébreux veillera les martyrs qu'il arrosera de larmes...

» Longtemps le gazon brûlé en indiquera la place. Un monument va s'y dresser : il rappellera aux générations futures comment une nation soi-disant civilisée s'est déshonorée pour toujours et comment, en plein XX^e siècle, une armée puissante a su salir son drapeau. »

(E. Milehan. *Les Nouvelles*, 19 juin 1919.)

* * *

Tintigny a eu ses héros sublimes : les frères Louis et Antony Collard. Nous empruntons ce qui suit au *Rappel* de Charleroi :

« Jeunes gens, élevés dans un foyer chrétien, formés au respect de l'autorité, de la justice et du devoir, ils avaient rêvé de faire de leur vie un apostolat pour étendre le règne de Dieu et de son Christ; témoins des horreurs qui avaient marqué l'arrivée des Allemands dans le Luxembourg, ils vivaient près des ruines fumantes de la maison paternelle, à Tintigny, se dépensant au service des malades et des blessés, mûrissant en secret leur dessein de passer la frontière pour s'enrôler. A Liège, ils prennent de l'engagement, dans un service d'observation admirablement organisé, mais mystérieux et d'autant plus secret que sa mission est plus dangereuse et plus importante. S'attacher à ce service par un serment solennel, c'était accepter le sacrifice de tous les instants, de jour et de nuit, le dévouement obscur, la perspective du cachot, de la mort. Ce n'étaient plus des enfants, c'étaient des hommes mûris dans la prière, dans l'habitude du travail et du devoir.

» Il y avait une lacune regrettable dans le service d'observation et l'état-major, qui avait un intérêt primordial à contrôler les passages de troupes entre Longuyon et Sedan, demandait qu'on établît l'observation de la région d'étape de Virton et du territoire français. Ce service était un poste d'honneur, mais de péril. Engagés comme soldats, initiés aux méthodes du service, les deux frères se consacrent entièrement à leur mission patriotique. Toujours en contact avec leurs chefs, bravant la mort,

ils arrivent en quatre semaines à organiser le service d'observation dans la région virtonnaise et le poussent le plus possible vers le sud, vers l'étape française. Le 8 mars 1918, ils étaient surpris à Wandre et emprisonnés.

» Le sacrifice avait été accepté à l'avance; on avait travaillé pour la Patrie, et en travaillant pour la Patrie, on avait travaillé pour Dieu. La mort certaine ne les effraya pas. Fidèles au serment qu'ils avaient fait, les deux jeunes gens gardèrent le secret le plus absolu sur le service auquel ils s'étaient consacrés; ni les ruses, ni les tortures de leurs juges et de leurs bourreaux n'eurent raison de leur endurance, ni de leur vigueur d'âme. La prison, avec sa solitude et ses souffrances, les rapprocha encore de Dieu; leur vie ne fut plus qu'un acte continu d'union intime au Christ. Ce fut en chantant qu'ils marchèrent à la mort, car la mort pour eux c'était le sacrifice suprême offert sur l'autel de la Patrie, c'était l'entrée dans la joie et dans la gloire du Ciel.

» Admirable famille que celle de ces héros, dont le père, lui aussi, connut les douleurs du martyr et les souffrances du cachot, dont une fille, Marie-Thérèse, recueillit l'héritage de ses frères fusillés à la Chartreuse et renoua le fil sauveur que ses aînés avaient tendu pour que nos armées fussent renseignées sur ce qui se passait de ce côté des lignes. »

A. B.

* * *

Encore un mot de Tintigny et de son église. Bien qu'il soit seulement fait mention de Tintigny, pour la première fois, à la fin du XI^e siècle, il est certain que le village existait sous cette dénomination depuis fort longtemps et que son « antique et vaste paroisse » était organisée depuis plusieurs siècles.

En juillet 1258, Tintigny fut affranchi à la loi de Beaumont.

L'église de Tintigny renferme, entre autres, deux pièces offrant un certain intérêt archéologique : une statue de pierre, assez grossièrement taillée, qui se trouve dans une niche du portail. C'est probablement une représentation de la Vierge, à laquelle l'église de Tintigny est consacrée de temps immémorial.

A l'entrée de l'église, près de la porte, à droite, un bénitier en forme de cloche renversée, posée sur un socle de pierre circulaire. Ce bénitier est en métal, en bronze, probablement, bien que le fer paraisse y dominer. Sur le pourtour extérieur du vase existe une inscription gothique en relief, qui reproduit, dans trois lignes, l'Ave Maria. Plusieurs des lettres sont de formes assez capricieuses et assignent au bénitier une grande

ancienneté. Il aura été vraisemblablement coulé à l'époque où le baptême avait lieu par immersion. (Cf. Com. lux.)

Le maître-autel porte quelques peintures. Ne sont-elles pas du frère Abraham, d'Orval?

* * *

A moins d'un kilomètre en amont de Tintigny, la Rulles, affluent important, est venue grossir considérablement les eaux de la Semois.

Avant de quitter Tintigny, rappelons que c'est à l'initiative du docteur Robert que fut établie, en 1882, l'excellente distribution d'eau qui rend grand service aux habitants et orne le village. L'eau pure et abondante, captée sur les hauteurs dominant la localité, est amenée dans les fontaines publiques, qui sont de véritables monuments, et dans les habitations particulières, à la grande satisfaction de tous.

Pour nous rendre au village de Rossignol, qui est devenu comme un lieu de pèlerinage depuis la guerre, nous suivons la route de Florenville. A l'extrémité de l'agglomération, un chemin se détache à gauche et conduit au domaine de Villemont, où était un antique château, habité autrefois par le seigneur du village, ayant droit de haute et basse justice; ce château possédait encore des vestiges de la féodalité, telles que meurtrières, oubliettes, prison, etc., etc.; c'était avant la guerre une curiosité historique. Depuis août 1914, — comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, — ce n'est plus qu'une ruine et le but d'une intéressante promenade.

Un autre but de promenade est la ferme de Chenois, sur le plateau entre Villemont et Saint-Vincent. De ce point de vue on jouit d'un merveilleux et vaste panorama.

A un kilomètre de Tintigny, nous quittons la route pour prendre le chemin, à droite, qui descend dans la vallée à Breuvanne, où nous passons la Semois. Rossignol est à deux kilomètres de là.

Depuis Breuvanne jusque Rossignol, après la bataille d'août 1914, ce n'était qu'une suite de tombes le long du chemin. Des équipements militaires jonchaient longtemps le sol...

Rossignol était un village charmant et agreste avant 1914, à l'orée des grandes forêts de Chiny et de Neufchâteau. Ce n'est plus qu'une traînée de ruines. L'église, dont le clocher a été blessé par l'artillerie pendant la bataille, a été construite en 1846. Elle a remplacé une église plus ancienne. Le cimetière l'entoure. La chapelle des fonts baptismaux contient d'anciennes tombes et des arceaux chargés d'écussons de la famille de Laitres.

En face de l'église s'élève le château historique de Rossignol, reste de l'ancienne forteresse féodale. Ce château, ainsi que son parc, ont été classés par la Commission royale.

La bataille du 22 août 1914.

Un témoin oculaire a décrit cette bataille, ainsi que le martyre des habitants de Rossignol. C'est un consciencieux document historique qui a été publié dans les colonnes de l'excellente revue patriotique *Notre Pays*. Je ne puis mieux faire que de le reproduire, en vue de documenter le mieux possible les visiteurs du village de Rossignol et du champ de bataille. Remercions l'auteur d'avoir mis ces bonnes pages à leur disposition.

Voici le récit de M. Jos. Hubert :

« L'immense forêt qui traverse la province de Luxembourg de l'est à l'ouest sépare les Ardennes du pays Gaumet. Lorsque l'on quitte ces côtes boisées pour arriver au village de Rossignol, on jouit d'un immense panorama; la vallée de la Semois s'étale toute parsemée de villages : les clochers d'Arlon, Habay, Etalle, Izel, Florenville se dessinent à l'horizon. Seul, le côté sud est borné par les hauteurs de Bellefontaine-Saint-Vincent.

Les Allemands.

» Au mois d'août 1914, les Allemands avançaient progressivement : l'armée du duc de Wurtemberg descendait jusqu'à Hamipré-Longlier, celle du Kronprinz arrivait jusqu'à Tintigny. Entre les deux vint se placer le VI^e corps d'armée de Breslau, arrivé à la frontière grand-ducale le 19 août. Mobilisé, au dire d'un officier de ce corps, le 14 juillet pour des grandes manœuvres à la frontière russe, il y resta jusqu'au 14 août et, après avoir traversé toute l'Allemagne, profitant de cet immense rideau de forêts, il vint à l'insu des Français s'établir dans les parages de Thibessart, Mellier, Les Fossés-Marbehan; ce VI^e corps faisait partie de l'armée du duc de Wurtemberg.

Les Français.

» Le corps colonial français, placé dans la IV^e armée du général Langle de Cary, se trouve le 20 août cantonné à l'ouest de Montmédy. La 3^e division du corps colonial passe la frontière le soir, mais la marche du 21 offre des difficultés et des à-coups dus à une confusion d'itinéraire avec le 2^e corps, qui est à droite. La 1^{re} division du colonel Aubé passe le vendredi soir par Jamoigne pour arriver à Hamipré. La 2^e division du général Leblois, gardée en réserve d'armée, n'arrivera à Jamoigne que dans l'après-midi du 22. La 3^e division, qui va rencontrer l'ennemi à Rossignol, est dirigée par le général Raffanel et le 1^{er} régiment arrive à Saint-Vincent le 21, à 11 heures du soir.

Préparatifs de combat.

» L'état-major du VI^e corps allemand, qui loge à Thibessart, est averti le samedi, à 1 heure du matin, que les Français sont arrivés à Saint-Vincent. Aussi, à 5 heures du matin, branle-bas indescriptible. Quatre régiments (23, 62, 63 et 157) viennent au nord de Rossignol, quatre autres s'établissent à Marbehan, Harinsart et Ansart (10^e grenadiers, 38^e fusiliers, 51^e d'infanterie et 11^e grenadiers). La division qui est passée le vendredi midi par Rossignol-Jamoigne pour attaquer les Français à Izel est revenue vers l'est, les cavaliers allemands qui ont logé à Rossignol se retirent vers Orsinfain. Ils veulent laisser avancer les Français et des hauteurs de la forêt, ils compteront les bataillons et escadrons français qui vont dévaler par la route sablonneuse, vrai ruban blanc, de Chenois-Breuvanne. Les civils de Saint-Vincent, de Breuvanne et surtout de Rossignol diront que la forêt est « infestée » d'Allemands. « C'est l'ordre », répondra-t-on...

En colonne de marche.

» A 6 h. 30 commence le défilé sur le pont de Breuvanne jeté sur la Semois : 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, une batterie du 2^e artillerie coloniale et quelques dragons — le 3^e régiment de chasseurs d'Afrique qui aurait dû précéder — le 6^e dragons — le 2^e régiment d'infanterie coloniale — une compagnie du génie divisionnaire et le 3^e bataillon du 3^e colonial.

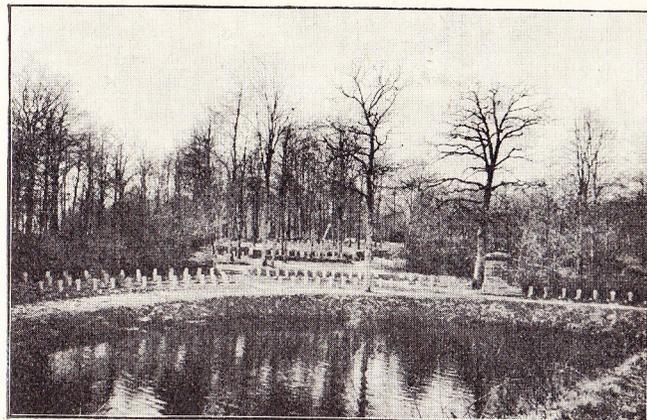
» En ordre de marche, les voilà, se dirigeant vers Neufchâteau, persuadés que l'ennemi est loin et que leur flanc droit est bien couvert par le 2^e corps, tandis que celui-ci arrive bien péniblement à Bellefontaine vers 7 heures. Le 1^{er} colonial était à 1,500 mètres dans la forêt lorsque la fusillade éclata. Il avait donné tête baissée dans une embuscade. Une heure plus tard, l'état-major, monté à cheval pour gagner Neufchâteau, est salué par des coups de feu à sa sortie de Saint-Vincent ! Et l'artillerie allemande, postée entre Harinsart et Ansart, déclanche son feu sur Breuvanne surtout et sur la colonne en marche !

Dans la forêt.

» Le lieutenant-colonel Vitart place le 2^e bataillon du commandant Bertaux-Levillain en tirailleur, le 1^{er} bataillon du commandant Quinet, qui avait été avant-garde au Mesnil, suit le 3^e bataillon du commandant Rivière. Les balles pleuvent... on ne voit pas l'ennemi embusqué dans des carrières abandonnées, derrière les arbres et sur les arbres. On fait

une charge à la baïonnette. Les trois commandants réunis veulent encore résister, lancent une nouvelle charge à la baïonnette. Mais les 8^e, 5^e et 7^e sont anéanties; le lieutenant-colonel Vitart, voulant relever le capitaine Javoubey de l'état-major, a la main gauche déchirée et la main droite blessée, les trois commandants sont tués; il faut se replier.

» Les 1^{er} bataillon, commandant Richard, et 2^e bataillon, commandant Werhlé, du 2^e colonial, étaient entrés dans la forêt, mais par le reflux des débris du 1^{er} colonial ils ont leur action paralysée; ils s'établissent, le 2^e bataillon au nord-ouest, le 1^{er} bataillon au nord, près de la chapelle Sainte-Anne, tandis que le 3^e bataillon du commandant Rey, resté en réserve au village, s'établit à l'est, près de la Civanne.



Rossignol. — Cimetière du bois où est enterré Ernest Psichari.

» Le général de brigade Montignault, du 1^{er} et 2^e colonial, est sorti de la forêt; le général de brigade Rondony, du 3^e et 7^e colonial, n'a que le 3^e bataillon du 3^e colonial, tandis que le reste de sa brigade, qui n'a pu passer la Semois, se bat à Breuvanne et au Chenois. Le général de division Raffanel s'établit à l'entrée de la forêt, puis revient au village.

Au sud du village.

» Le 2^e régiment d'artillerie coloniale, arrivé entre Breuvanne et Rossignol, dans un entonnoir, reçoit des shrapnells du sud-est, vers 8 h. 1/2. Les batteries sont échelonnées surtout du bosquet Pireaux à mi-chemin jusqu'aux premières maisons du village. Le 3^e bataillon Mast s'installe entre Breuvanne et le Bosquet : deux compagnies se déploient face à

Orsinaing-Harinsart, les deux autres seront amenées par le capitaine Laurans au général de division, qui se porte à la lisière sud du village.

» L'artillerie allemande veut s'installer sur les crêtes Rossignol-Termes. Aperçue par la 2^e batterie (capitaine Ruel, lieutenant Pradoura), la batterie allemande est détruite en quelques instants : on apercevra toute la journée deux canons restés sur le carreau. Une deuxième batterie est détruite aussi vers 11 heures, sur la même hauteur, par la 23^e batterie (capitaine Germain). On aperçoit aussi toute la journée les quatre canons démantibulés. Les fréquentes tentatives des Allemands pour les reprendre resteront vaines, mais l'infanterie allemande rendra impossible l'accès de ces côtés. La demie de la 3^e batterie du capitaine Duchatois se distingue aussi dans la défense rapprochée de la localité, en détruisant une troisième artillerie allemande.

» La 4^e batterie du capitaine Ancelin était d'avant-garde, mais quitte la lisière de la forêt à 9 h. 30. La 1^{re} batterie du capitaine Prost a pris position au nord de Rossignol vers 10 heures, mais contrebattue elle doit se replier à 14 heures.

» Les batteries et leurs échelons cherchent surtout à évoluer vis-à-vis du bosquet, sur le manchon à l'est de la route.

Le cercle se rétrécit.

» Vers 13 heures, l'épuisement commence : les débris des cinq bataillons engagés dans la forêt se replient sur Rossignol, tenant toujours en respect l'ennemi. Vers midi, le colonel Gallois est blessé grièvement. Les lieutenant-colonel Gadofre et commandant Werhlé prennent fusil et baïonnette. Un clairon est demandé. Plus aucun. Gadofre donne le signal d'une attaque contre une compagnie allemande qui s'avance au N.-O. du village. Feu... vacarme... les magasins épuisés, charge à la baïonnette, corps-à-corps. En arrière, commandant Werhlé. D'une centaine, il en revient une quinzaine : les deux officiers étaient du nombre. Peu après, un obus tue plusieurs de ces rescapés.

» Il faut rallier les troupes pour défendre l'entrée du village. A l'est, le commandant Rey résiste aussi; mais blessé grièvement, il est transporté à la Civanne. Vers 3 heures, une centaine d'Allemands au Pré Pocé avaient jeté leurs armes et s'étaient rendus, mais un officier boche vient hurler et les ramener en arrière. Les mitrailleuses placées près de la première maison fonctionnent longtemps.

» La cavalerie n'a pu rendre grand service : quelques dragons avaient précédé les marsouins dans la forêt, mais avaient tourné bride. Les dragons, après être restés à l'Ecolière, reviennent au village. Les chasseurs

d'Afrique, qui étaient arrivés en retard, du Haut des Wargoss, reviennent au sud-est du village pour couvrir l'artillerie. Heureusement, trois escadrons repassent la Semois.

» Marsouins, cavaliers, artilleurs sont dans le village et il faudra plus de trois heures à l'ennemi pour s'en rendre maître. Il faudra plus de trois heures... Les braves marsouins s'accrochèrent longtemps à l'usine Hurieaux, qui fait face à la forêt. Plusieurs nids de mitrailleuses les appuyaient efficacement, mais il fallut céder. C'est alors que les Boches, furieux de cette longue résistance, arrêterent M. et M^{me} Hurieaux, qui s'étaient abrités dans leur cave, avec leurs trois petits enfants.

Les Boches à l'assaut du village.

» Voici le dispositif des dernières heures du combat : le général Montignault, avec les débris de toutes les armes, doit résister du bosquet Pireaux à Breuvanne. Le général Rondony, avec les débris du 1^{er} et 2^e, défend Rossignol à l'ouest et au nord. Le général de division Raffenel s'installe avec son état-major au sud-est du parc du château. Le général Rondony fait toujours rallier les hommes, il veut protéger l'ambulance du château van der Straten-Ponthoz, où un millier de blessés français ont été amenés. Le bouillant général se place au pied d'un grand arbre sur une prairie qui surplombe la route de Breuvanne, vis-à-vis de l'école communale. Là ont été amenées à bras d'hommes deux pièces d'artillerie du commandant Chérier et du lieutenant Psichari. Des mitrailleuses sont à côté. Deux cents marsouins, les magasins garnis, attendent, baïonnette au canon, pour foncer sur l'ennemi. Malheureusement, l'ennemi a bien repéré. Le lieutenant-colonel Gadofrée est blessé; le commandant Chérier également. Le lieutenant Psichari veut conduire au poste de secours le commandant.

» Cet officier sera achevé peu après dans le vestibule. Mais le brave lieutenant veut revenir au pas de gymnastique vers sa pièce, le chapelet à la main. C'est à mi-chemin qu'il tombe frappé d'une balle à la temple.

C'est l'agonie des régiments.

» Le général Rondony, voyant ses hommes écrasés et lui-même tourné, traverse le bosquet et va vers Ansart. Blessé à l'avant-bras, il tombe, puis va s'abriter près d'une haie jusqu'à nuit noire. C'est le lendemain, vers 10 heures, qu'il fut tué par une patrouille allemande, entre Han et Villers-sur-Semois : il ne voulut pas se rendre.

» Le général Montignault est fait prisonnier sur la route de Breuvanne.

» Quant au général Raffanel, après avoir donné ordre d'essayer une percée entre Orsinfaing et Ansart, il descend vers la Semois : son corps a été retrouvé près du Ménil et repose actuellement au cimetière de Breuvanne-Ménil.

» Cependant des soldats, entraînés par leurs chefs, résistaient encore. A 30 mètres de l'ambulance, le vaillant Alsacien Werhlé avec quelques hommes font feu sur les Boches qui passent le mur vis-à-vis du presbytère. Blessé en pleine poitrine, il tire encore une fois et une balle en pleine bouche le tue net.

Essai de percée.

» L'ordre de tenter une percée fut donné assez difficilement aux groupes épars entre Rossignol et la Civanne. Les Allemands avaient quelque peu dégarni les coteaux d'Ansart, s'étant avancés jusqu'à Fresnois, où ils étaient à dix-sept heures. Peu de soldats parvinrent à s'échapper : les rares isolés ou groupés ne dépassent pas 5 p. c. Le drapeau du 2^e colonial fut transporté jusqu'à Villers-sur-Semois, où il fut caché toute la guerre. Le général Aubé est venu le reprendre fin novembre 1919. C'est dans cette direction que l'on recherche celui du 1^{er}, qui a été caché plusieurs fois à proximité de Rossignol. « Ce n'est qu'à partir » de 18 h. 30, après une dernière rafale de notre artillerie sur Rossignol, » tombé aux mains des Allemands, écrit le commandant, que notre feu » se ralentit; les coups de canon et les coups de fusil s'espacent de plus » en plus de notre côté; l'artillerie ennemie elle-même s'est tue; une ligne » d'infanterie allemande s'est glissée à proximité et dirige un feu intense » sur nos batteries maintenant silencieuses, infligeant à l'artillerie divisionnaire d'ultimes et lourdes pertes; puis, cette fusillade s'apaise et, à » 50 mètres, on entend les rauques voix teutonnes... »

Bilan des pertes.

» Mille quatre cent cinquante Français sont enterrés sur le territoire de Rossignol. Trois beaux cimetières, l'un à l'est du village, en bordure de la route de Marbehan, les deux autres dans la forêt, près de la route de Neufchâteau... Ceux qui sont enterrés aux cimetières de Termes, Marbehan, Orsinfaing proviennent aussi de ce combat.

» Les Allemands eurent aussi des pertes sensibles, — les héroïques Bretons, qui avaient combattu au Maroc, au Tonkin..., leur ont fait payer chèrement cette victoire, — mais saura-t-on le chiffre exact de ces pertes? Plus de trois mille prisonniers — deux mille neuf cents sont conduits en Allemagne le mardi 25. Ils avaient été parqués dans un clos vis-à-vis

de l'usine Hurieaux, dénommé par eux « Camp de la misère ». L'artillerie avait épuisé ses munitions pendant dix heures de combat : elle encloue trente-deux canons et les artilleurs, la rage au cœur, après avoir caressé leurs chevaux, les abattent jusqu'au dernier pour ne point les laisser à l'ennemi.

» Faut-il publier le récit des atrocités des barbares sur les blessés et les prisonniers? La nuit du samedi au dimanche, du village on entendait les pauvres blessés qui se lamentaient de douleur : dans la forêt, ils étaient entre les mains de l'ennemi... Pendant tout le dimanche, interdiction aux civils de sortir du village et l'on entendait des coups de feu.

» En ce samedi 22 août, les Allemands ne trouvèrent aucun franc-tireur à Rossignol; une demi-douzaine de maisons furent incendiées par le fait du combat. C'est le lendemain qu'ils incendient 70 maisons et qu'ils arrêtent la population civile. Quatre jours après le combat, 107 hommes et une femme de Rossignol seront fusillés en gare d'Arlon, *sans jugement*, le 26 août, à 9 heures du matin. Quatre moururent tragiquement ici.

Le martyre des habitants de Rossignol.

» Sur une population de 900 habitants, 112 victimes, et les barbares, après avoir torturé le village, disent : « Rossignol, nom poétique, nom joyeux »!

» Le 19 août. — Les soldats de l'armée du Kronprinz viennent chaque jour de Tintigny pour réquisitionner des vivres, pour rançonner. Le 19, vers 11 heures, deux soldats réclament des œufs à M. Jules André. « J'ai tout donné », répond-il, et un des bandits l'abat d'un coup de fusil dans le vestibule même de sa maison. Sinistre présage : on pensait qu'ils respecteraient la vie des civils... Aussi, c'est la terreur.

» Le 22 août. — La population, inquiète sur le sort des braves marsoins, qui donnent tête baissée dans une embuscade, s'attend à souffrir.

» Nous avons raconté comment, pendant dix heures, le village fut le centre du combat et qu'après avoir été l'objectif de l'artillerie allemande, il devint celui de l'artillerie française. Dans l'après-midi, les habitants se cachent dans leurs caves, dans leurs jardins. Quelques hommes et jeunes gens seuls aident à transporter les blessés, qui affluent par centaines au château et dans les différents postes de secours. Les médecins estiment qu'en ce seul jour, il est entré 750 blessés à l'ambulance des demoiselles van der Straten-Ponthoz.

» Par le fait du combat, il y eut sept maisons incendiées, mais à leur entrée au village les Boches en brûlent une demi-douzaine, entre autres le poste de secours des artilleurs. Le soir, ils allument deux torches,

disent-ils, une maison pour éclairer le camp des prisonniers et deux maisons à la croisade des routes, près de l'église, pour éclairer leurs convois.

» Le jour du combat, les ennemis ne fusillent aucun franc-tireur.

» Le 23 août. — Ils n'ont pas encore réuni tous les prisonniers. Plusieurs groupes résistent encore. Un Alsacien, abrité au calvaire vis-à-vis de l'école, exaspéré de voir les Allemands détruire les mitrailleuses, en tue trois : il est pris... et fusillé ! Furieux de la résistance qu'ils ont rencontrée et du retard dans leur marche en avant, les Allemands déchargent leurs armes en trois endroits différents : près de l'école, près de l'Orme et à la route de Neufchâteau, et affirment que les civils ont tiré sur eux.

» Les incendies recommencent, surtout aux abords de l'église et à la rue de Breuvanne; d'où 65 autres maisons incendiées. Plusieurs foyers d'incendie sont éteints aux maisons Vefond, Graff, Collin, Béguin, moulin de la Civanne, etc., et les malheureux habitants, devant fuir les caves, sont conduits à l'église. En tout 75 maisons incendiées.

» M^{me} veuve Cozier-Merville est trouvée carbonisée dans sa cave. La horde barbare s'introduit dans l'ambulance du château, installée officiellement le 5 août, et arrêtent quatre brancardiers en service, malgré les affirmations du délégué officiel, M. Provis, qu'ils n'avaient pas quitté le château depuis la veille.

» Les bandits sont tantôt doucereux : « On ne vous fera aucun mal, allez à l'église », tantôt rudes. Une mère de famille qui doit quitter sa maison en feu jette quelques linges par la fenêtre; les soldats les rejettent dans le brasier. Elle doit, avec ses six petites filles en dessous de quatorze ans, se réfugier à l'église. Scène indescriptible, au chemin de « l'Autel ». « On prend les hommes », crie-t-on dans le village, et les familles prennent la direction de la forêt. Là, des soldats arrêtent les hommes; des pères ont des petits enfants sur les bras, les soldats les leur prennent et les mettent à terre; ils relèguent les hommes ensemble, tandis que les femmes sont à genoux, suppliantes, et que les enfants pleurent. Quelques tortionnaires mettent le feu à deux meules de foin et placent les femmes et les enfants comme pour les brûler. Lorsqu'ils les eurent suffisamment terrorisés, ils les chassent vers l'église.

» Un vieillard de quatre-vingts ans, M. Maron, avait quitté le village avec sa brouette pour ramener des pommes de terre à ses petits-enfants affamés : il fut abattu dans son champ.

» Dans l'après-midi, un soldat dit à des personnes qui comprennent l'allemand : « Ce soir, à 8 heures, on brûle les maisons là-bas ». Effectivement, à 8 heures, coup de clairon et voilà deux nouveaux foyers d'incendies.

» Et il faut passer une nouvelle nuit sinistre : le bétail beugle, les chiens aboyent, la fumée se répand, les lueurs se ravivent à certains moments.

» A l'église, on amène encore de nouveaux civils : un groupe qui revenait du village de Termes, d'autres surpris dans leurs abris.

» Lundi 24. — Le dimanche, défense de sortir du village : on ne s'occupe des morts et des blessés abandonnés que le lundi. Les hommes d'Assenois-les-Fossés sont réquisitionnés pour enterrer les morts de la forêt. Ceux de Villers-sur-Semois, Orsainfaing enfouissent quelque six cents chevaux, tandis que ceux de Rossignol et des ailleurs prisonniers enterrent les morts du bas du village. Dans l'après-midi, les Allemands veulent avoir l'église pour réunir leurs blessés hébergés jusque-là dans des maisons particulières. Ils viennent expulser les malheureux civils, qui n'ont pour rafraîchissement que de l'eau et qui n'ont pas eu le cœur de manger le peu que certains avaient apporté. Un peu de lait avait été introduit, mais réservé aux enfants. Et de temps en temps des officiers ou soldats venaient dire : « Vous avez tiré sur nous, vous serez fusillés ».

» Tandis que l'on brise tous les bancs, ils exposent les pauvres prisonniers sur le cimetière à un soleil torride. Les tortionnaires séparent les hommes de leur famille, les conduisent entre deux haies de soldats, baïonnette au fusil, au « Camp de la misère », où se trouvent des centaines de prisonniers français. On parque les nôtres comme un vil bétail, une barricade de planches forme comme l'enceinte d'un manège, autour duquel rôdent les gardiens, ayant peur de lâcher leur proie. C'est là qu'ils vont rester vingt-quatre heures : les uns feront bonne contenance pour ne pas effrayer les femmes ou les jeunes filles qui apportent des vivres ou des couvertures, d'autres pleureront comme des enfants : « Qu'on nous tue tous ensemble », disent de pauvres femmes; d'autres ne peuvent parler et restent les yeux hagards. M. Mattays, qui sert d'interprète, parvient à faire sortir trois vieillards et quelques adolescents; on le force à dire : « Si on n'est pas calme, on incendie, on fusille »...

» Mardi 25. — L'armée active doit avancer *nach Paris*. La landwehr vient occuper le village du 25 août au 9 septembre. C'est le 118^e. 2^e compagnie. Dans la matinée, quatre jeunes gens de Rossignol, qui s'étaient réfugiés pendant deux jours à Marbehan, demandent un passeport à la gare pour rentrer. Ils sont appréhendés et doivent monter dans le train avec des prisonniers français. Dans les gares allemandes on les montre comme francs-tireurs; ils sont insultés, bafoués; ils resteront captifs jusqu'au 15 juin 1915.

» Vers 8 heures, M. Pirson, conseiller communal, avec une équipe de huit concitoyens, enterrent les morts; ils sont faits prisonniers et conduits au clos. L'un d'eux, venant de la Croix-Rouge de Marbehan, avait un brassard avec l'estampille allemande.

» Après les convois de prisonniers français, vers 4 heures, les hommes sont conduits par une horde barbare à Marbehan. Ils passent près du vieil orme plusieurs fois séculaire (1). Sous l'ardeur du soleil d'août, des malheureux, le visage terreux, passèrent près de lui un jour. Où les conduisait-on? Qui pouvait le prédire? Ils marchaient sous escorte..., ils allaient au martyre. En gare de Marbehan on leur fait jeter couvertures et accessoires et, dans un train à bestiaux, ils sont conduits sur une voie de garage près de l'entrepôt à Arlon. Quelle nuit atroce! Quelle perspective! On les entend réciter le chapelet : c'est leur seule consolation.

» Mercredi 26. — A Rossignol, les bandits continuent à terroriser le vénérable curé, âgé de soixante-dix-sept ans, qui était accusé d'avoir placé au clocher une mitrailleuse! Il fut plusieurs fois maltraité. L'administration communale, les membres de la Croix-Rouge subirent la brutalité de ces forcenés.

» Vers 11 heures, MM. J.-B. Goffinet, échevin communal, et Jos. Jacquet, comptable, dirigeaient chacun une équipe d'ouvriers pour entermer les morts. « Avant d'aller dîner, dit l'un d'eux, nous allons voir s'il y a encore des soldats à enterrer l'après-midi. » Ils rencontrent un capitaine et deux soldats à cheval. « Vous êtes pillards, nous allons vous tuer », dit l'officier, sans autre préambule, à 10 mètres. « Tournez-vous », pour fusiller des fuyards sans doute. M. Goffinet reçoit la première décharge. Blessé, il se relève et proteste de son innocence. Une seconde décharge l'achève. M. Jacquet est blessé du premier coup, mais il fait le mort. Avec son bon sourire, il raconte maintenant qu'ils avaient montré leur brassard estampillé du cachet de la commune, qu'ils avaient montré un permis de circuler en règle pour service de la Croix-Rouge, que le capitaine fit enlever les brassards par son ordonnance. C'est un « rescapé », dont le témoignage est indéniable.

» A Arlon, von der Esch est commandant de la place jusqu'au mardi soir; c'est lui qui est responsable des présentes tueries. Le mercredi matin, von Heideman, colonel du bataillon de Gotha, le remplace. Son chef est le général-major von Tessmar, commandant du corps d'occupation du Luxembourg. « Envoyez-les, dit celui-ci, envoyez-les travailler à

(1) Desséché depuis la guerre.

» Trèves. » Mais il se ravise : « Pourquoi tant s'occuper de ces canailles, qu'on les fusille. » Le capitaine von Putkamer intervient, paraît-il, faisant remarquer qu'il y a des vieillards, des infirmes, des adolescents, mais inutilement. Et von Hoering est l'exécuteur. Les barbares font avancer les pauvres victimes dix par dix. De loin, on les aperçoit qui font un signe de croix et, sur cette voie de garage qui aboutit au butoir adossé au pont de Schoppach, tombent cent dix-sept innocents. Par un raffinement de cruauté, M^{me} Hurieaux est fusillée la dernière.

« Pitié, je suis innocent », « Maman, maman » clament de pauvres adolescents de seize ans! Il y a un vieillard de quatre-vingt-deux ans, il y en a huit de plus de soixante-dix ans. Il y a des pères de famille qui sont fusillés avec deux fils; il y a un jeune homme paralysé qui est enterré avec sa béquille. Dans une même famille, il y a le père, deux fils et deux gendres... Chaque famille a sa lamentable histoire.

» Rossignol compte 108 victimes à Arlon; de cette heure tragique, 64 veuves et 142 orphelins! Les six jeunes femmes qui se sont mariées pendant le premier semestre de 1914 sont veuves!

» Il y avait aussi cinq hommes de Breuvanne et quatre de Saint-Vincent : c'étaient des voituriers réquisitionnés au passage par les troupes françaises.

» A Rossignol, les officiers boches disent que nos concitoyens travaillent en Allemagne. « Nous ne sommes pas des barbares. » Ce fut seulement le 4 septembre que la fatale nouvelle arriva. Aussi, que de pleurs, que de lamentations, lorsque le vénérable curé parle de l'épreuve incommensurable qui s'est abattue sur le village!

» Le vendredi 25 septembre, deux officiers allemands sont venus faire une enquête au village. Au récit des événements, ils dirent tout d'abord : « Ce n'est pas possible », mais à la fin, ils exprimèrent leurs regrets et déplorèrent qu'il fût trop tard pour intervenir. Et depuis lors, le silence complet, plus d'enquête!

» Et des crimes comme ceux-là resteraient impunis! Justice! Justice! clament les veuves et les orphelins. Le sang de nos martyrs crie vengeance au Ciel!

JOS. HUBERT. »

* * *

Le 18 juillet 1920, en grande pompe, en présence du Roi, des notabilités, de délégués des pays voisins et d'une foule immense, les dépouilles mortelles des fusillés de Rossignol, d'abord enterrées au cimetière d'Arlon, furent reconduites au sein de leur village, dans un ossuaire surmonté d'un calvaire construit en cette circonstance. Ce digne convoi

funèbre était comme une entrée triomphale, après une séparation de près de six ans.

Parmi les cimetières guerriers établis près du village, nous recommandons surtout celui qui se trouve au nord, dans la forêt, près de la route de Neufchâteau, où est enterré le lieutenant d'artillerie français Ernest Psichari, sublime jeune littérateur, petit-fils de Renan. Ce cimetière de la forêt est d'une beauté émouvante dans sa simplicité.

Celui du « Plateau de la forêt », à un kilomètre plus au nord, est aussi dans un merveilleux cadre forestier. De même que celui à gauche de la route vers Orsainfaing, ces champs de repos sont très bien entretenus et journallement visités par une population pieuse qui vient se pencher en silence sur les tombes de héros amis.

PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*,
par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-